www.souvenir-francais-asie.com

LSF MAG

Délégation de Chine 法兰西史迹

Le Souvenir Français

L'histoire des francais de Chine racontée autrement...

jmhostal@gmail.com

Bulletin No : 37
mars/avril 2010

Claude R. Jaeck
Délégué Général du Souvenir Français de Chine.
claude.jaeck@souvenir-francais-asie.com.

SOMMAIRE:

• *Célébration du Centenaire de l'Ouverture de la Ligne du Yunnan*
• *Le Marquis de Moges*
• *Hong-Kong et Macao, Heureux qui Comme…*
• *Le Docteur Bussiere*
• *Charles De Montigny (1ere partie)*
• *Les Canonnières françaises du Yang-Tse (3 eme partie)*
• *La Concession Française de Shamian – Canton*
• *René Vallon, dernier vol à destination de Shanghai*
• *Le courrier de Singapour: Mère Mathilde*
• *1893 : Record de Froid à Hong Kong*
• *Le Développement des Banques Françaises en Chine*
• *Les Ecrivains D'indochine: Jean d'Agraives*

Le Centenaire du Chemin de Fer du Yunnan…

Ce mois-ci il se doit qu'on se souvienne de ce gigantesque chantier entrepris par la France pour la construction d'une ligne de chemin de fer du Tonkin vers le Yunnan. Le plus grand disait-on après le canal de Suez et inauguré le 31 mars 1910. C'était il ya 100 ans…

Négocié par Paul Doumer en 1897, cette entreprise pharaonique s'avèrera très difficile compte tenu de la topographie des lieux. Le 10 avril 1898, une convention accorde à la France le droit de construire un chemin de fer de Laokai à Yunnanfou (actuellement Kunming). La partie chinoise de la ligne part d'Hokéou a 89m au dessus du niveau de la mer et faisant frontière avec le Tonkin, et rejoint après un trajet de 464 kilomètres la ville de Yunnan-Fou située à 1883 mètres d'altitude.

Il a été construit sur la ligne du Yunnan 3'422 viaducs, ponts et aqueducs de toute espèce, cela représente 7,3 ouvrages, en moyenne, par kilomètre. A cela, Il faut ajouter environ 300 têtes de tunnels, 3'000 murs de soutènement. La longueur des 106'600 rails approvisionnés pour la construction de la ligne représente 507 km de voie.

De plus, il a été approvisionné 34'650 traverses et 154 changements de voie. Le poids total du matériel de voie étant de 52'029 tonnes. Il a aussi été construit 34 haltes et stations de Ho-Kéou à Yunnanfou incluant des bâtiments à voyageurs, des halles à marchandises, des maisons dortoir pour les mécaniciens, des annexes, des logements et des lieux d'aisance. La société a engagé 262 agents techniques, 133 administratifs et comptables, 534 agents auxiliaires, surveillants, profileurs, etc…en tout 929 cadres de maîtrise alors que le maximum du nombre d'agents occupés simultanément a été de 400 en 1906. C'est ainsi que la ligne du Yunnan finit par être pourvue de 1'000 à 1'200 chefs de chantier, pour la plupart italiens. Entre 1903 et 1910, la Société a recruté plus de 60'700 hommes pour garnir ses chantiers. Cette campagne purement économique a cependant coûté la vie à quatre-vingt personnes du personnel dirigeant. Leurs coolies ont subi parallèlement une mortalité énorme.

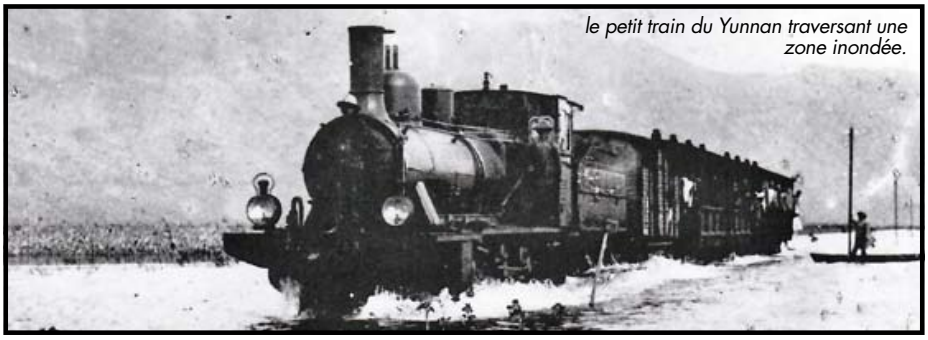
Afin de rendre hommage a ces hommes et a ces femmes qui ont travaille a cette œuvre, le Souvenir Francais de Chine vous propose de visiter le dossier thématique qu'il met a votre disposition sur son site www.souvenir-francais-asie.com et vous invite également, dans les mois qui viennent, a la projection d'un film documentaire suivi d'une conférence sur « le petit train du Yunnan ».

Ce mois-ci nous vous proposons le début d'une saga en cinq parties de la très belle et agréable plume de notre ami Bernard Brizay : « Charles de Montigny ». Il nous honorera également de sa présence le 19 mars a la CCIFC pour le lancement de son dernier ouvrage paru en janvier 2010 chez Pygmalion « Shanghai, le 'Paris de l'orient' ».

Le sud de la Chine sera à l'honneur ce mois-ci avec une première contribution de Patrick Nicolas sur la Concession Française de Shamian a Canton.

Bonne lecture !

Claude R. Jaeck



le petit train du Yunnan traversant une zone inondée.

Célébration du Centenaire de l'Ouverture de la Ligne du Yunnan (31 Mars 1910 - 31 Mars 2010)

Le 30 janvier 1910, le rail atteint le terminus de Yunnanfou: deux mois plus tard devançant d'une année les délais impartis,l e chemin de fer qui unit la capitale du Yunnan au golfe du Tonkin était de bout en bout ouvert à l'exploitation.
Le 31 mars 2010 avait lieu à Yunnanfou l'inauguration solennelle. Au banquet offert par la Compagnie à ses invités dans la halle à machines décorée de verdure et pavoisée aux couleurs françaises et chinoises, des discours ont été prononcés. Ils donnent le résumé le plus précis et le plus vivant de l'œuvre qui vient d'être accomplie parce qu'ils dégagent à merveille l'importance de l'événement qui s'accomplissait ;parce que enfin ils contiennent de réciproques promesses fécondes dont il est précieux de garder le souvenir.

Reproduction du texte intégral du Discours de M. le Consul BOURGEOIS, délégué du ministère des Affaires étrangères prononcé à l'occasion de l'inauguration de la ligne le 31 mars 1910:

Excellences, Messieurs,

Je tiens à m'acquitter d'abord de la très agréable mission qui m'a été donnée d'adresser à son Excellence le Vice-Roi les vœux et les compliments du Gouvernement français, de S.E. le Ministre de France à Pékin et de S.E. le Gouverneur général de l'Indochine.

L'œuvre que nous inaugurons aujourd'hui est due à la collaboration du travail français et de l'esprit de progrès du Gouvernement chinois qui en ouvrant le Yunnan à la voie ferrée, ont bien mérité la gratitude des populations yunnanaises. Isolées jusqu'à présent, par leur situation même, du mouvement économique qui fait tant d'honneur à la Chine moderne, ces populations vont désormais pouvoir s'associer à ce mouvement et trouver dans la voie ferrée les éléments d'une nouvelle prospérité.

Ainsi que l'écrivait récemment l'éminent représentant de la France à Pékin à S.A. le Prince King, en lui annonçant l'arrivée de la locomotive à Yunnanfou, nous devons attendre les meilleurs résultats de cette collaboration, bien faite pour consolider les bonnes relations qui unissent aujourd'hui la Chine et la France, l'Indochine et le Yunnan. La solidarité croissante des intérêts et l'estime réciproque sont les bases les plus solides des amitiés durables.

Messieurs,

Ce que nous célébrons aujourd'hui ,ce n'est pas seulement l'heureux résultat de la bonne entente de deux gouvernements amis, ce n'est pas seulement le couronnement d'une œuvre en tous points remarquable, c'est un nouveau témoignage que, lorsque la France et ses enfants s'attaquent à une tâche, ils entendent la mener à bonne fin, quelles que soient les difficultés qu'ils rencontrent, et vous savez, Messieurs, si les difficultés ont manqué à notre audacieuse entreprise ! Au risque de donner au discours que je suis appelé à prononcer aujourd'hui au nom du Gouvernement français, une vague allure de palmarès, j'ai le très agréable devoir de rendre hommage à tous ceux, absents ou présents, qui ont été les bons ouvriers du chemin de fer du Yunnan.

Messieurs,

Depuis le jour ou les deux pays ont jugé que le moment était venu de jeter un pont entre l'Indochine et le Yunnan, n'ayant ainsi en vue que le seul développement des relations amicales et économiques des deux pays, combien d'hommes de haute valeur n'ont-ils pas travaillé à réaliser ce pacifique programme ? Quelle somme formidable de travail n'a-t-elle pas été donnée; aussi bien à Paris, rue Pillet-Will, sous l'active ,intelligente, et quand il l'a fallu, énergique impulsion de l'éminent Directeur général de la Compagnie, mon ami, M.Getten,

>>>

>>> et boulevard de la Madeleine qui nous a envoyé ses meilleurs techniciens,-qu'à Hanoï, au Gouvernement général, dans les bureaux de la Direction générale des Travaux publics et au siège de la Compagnie,-enfin à Mongtzé et sur les 470 kilomètres qui séparent Laokay de Yunnanfou ! Administrateurs, financiers, ingénieurs, employés, je ne puis que saluer ici les collaborateurs de tous ordres et à tous les degrés de ces hommes tenaces et énergiques qui, durant tant d'années, ont travaillé à plier la nature aux règles de la science et aux besoins du progrès pour que nous puissions dire aujourd'hui :il n'y a plus de Namti !

Mais il ne serait pas juste que les auteurs de cette œuvre remarquable fussent récompensés seulement par de platoniques admirations : aussi est-ce avec un sentiment de satisfaction profonde que j'ai entendu tout à l'heure une voix particulièrement autorisée nous dire que les débuts du chemin de fer sont des plus encourageants ;que ,avant même l'ouverture de la ligne à l'exploitation, des résultats excellents sont obtenus au point de vue trafic.

Je n'en suis aucunement surpris car j'ai toujours considéré que cette belle œuvre à laquelle nous sommes attachés, serait aussi une bonne affaire, pour le plus grand bien de l'Indochine et du Yunnan.

Excellences, Messieurs,

Il entre plus particulièrement dans mes attributions de rendre hommage au concours prêté par les Hautes Autorités Provinciales, à mes éminents prédécesseurs et à moi-même dans l'accomplissement de notre devoir.

Certes, notre tâche commune n'a pas toujours été facile et S.E. le Kiao Seu mon ami M. Che savent que nous avons été plus d'une fois perplexes en présence de certains problèmes, mais notre désir commun de nous rencontrer sur le terrain de la justice et de l'intérêt général, nous a toujours amenés à la solution élégante diraient les polytechniciens ici présents, des questions qui se posaient pour la diplomatie chinoise.

Je tiens donc à remercier ici de leur concours, les éminents Vice-Rois avec lesquels j'ai été appelé à traiter les affaires. S.E. Li,S.E. Si, le Vice-Roi intérimaire Chen, ainsi que leurs sages collaborateurs aux Relations Internationales,S.E. Che Tseng et S.E. Kao. Messieurs,

Mon agréable devoir étant accompli, permettez-moi, pour terminer, de franchir par la pensée, les chaines de montagnes qui nous entourent, d'embrasser d'un coup d'œil la distance qui sépare la capitale du Yunnan de celle de l'Indochine et d'élargir ainsi la solennité qui nous rassemble pour en faire la fête du labeur industriel et commercial.

Messieurs, je vous prie de boire avec moi à la Compagnie du Chemin de fer et à la Société de Construction, car elles

représentent à elles deux le Commerce et l'Industrie, grands rapprocheurs de peuples pour le bien de l'humanité.

Je vous convie également à lever votre verre

en l'honneur de la Chine, de S.E. le Vice-Roi et de ses éminents collaborateurs sans le concours desquels nous n'eussions pas été appelés à célébrer en ce jour cette fête pacifique.

C'était il y a maintenant cent ans. ●

Michel Nivelle
Membre du Souvenir Français de Chine,
résident de Shanghai

Le marquis de Moges : Souvenirs d'une Ambassade en 1857

Alfred de Moges est célèbre pour son récit de voyage au Japon, alors qu'il accompagnait, en 1858, la mission diplomatique du baron Gros dans cet empire relativement oublié des Occidentaux. L'année précédente, il a parcouru la Chine et a laissé quelques pages sur son passage à Hong Kong.

«Souvenirs d'une ambassade en Chine et au Japon», c'est le nom de l'ouvrage que le marquis de Moges rapporte de son périple de deux ans en Extrême-Orient. Publié en 1860, cette relation de voyage est un relativement sèche et comporte peu de longues descriptions. Le marquis prend plus de plaisir à évoquer les mondanités et, par ce biais, à marquer son soutien au régime de Napoléon III dont il est un fervent défenseur. On retient également davantage les passages qui concernent le Japon, car sa mission, dirigée par le baron Gros, conduit à la signature du premier traité d'amitié et de commerce entre la France et le Japon.

La Chine est pourtant un aspect important de la mission et du livre qui en découle… et Hong Kong en est une étape incontournable. Le marquis de Moges arrive près des côtes de la jeune colonie britannique en octobre 1857, à bord de la frégate «l'Audacieuse». La première escale de l'ambassade a lieu à Macao, pour rencontrer le ministre de France Bourboulon ; mais, signe du déclin de la colonie portugaise et des temps qui change, l'essentiel de la visite se poursuit à Hong Kong.

Le voyageur attache beaucoup d'importance au protocole ; les premières impressions sur le paysage sont donc peu importantes, en revanche, il note immédiatement que le baron Gros est salué «de dix-neuf coups de canon par l'amiral Seymour et par une frégate anglaise, une corvette américaine et une corvette hollandaise». Il s'en suit une longue conférence avec Lord Elgin, son homologue anglais, puis un accueil cordial et empressé du gouverneur Bowring. Là encore, les coups de canons amicaux sont comptés et la présence de la garnison au garde à vous sur la route qui mène à la résidence du gouverneur sont autant de détails que le marquis apprécie.

Banquets et réceptions se succèdent : les mondanités vont bon train. Au cours des cinq jours d'escales qui suivent, le diplomate commence à se fendre de quelques commentaires. «Nous parcourons en tous sens cet admirable arsenal de la puissance anglaise dans l'extrême Orient».

Après un rapide historique, le marquis avoue : «quinze années ont suffi au génie colonisateur de la Grande-Bretagne pour opérer cette merveille et pour faire de ce lieu, inconnu jusque là, le port le plus fréquenté de ces mers.»

Ce qui étonne davantage l'observateur, c'est l'omniprésence du personnel chinois et hindou, en relation avec le manque d'escorte ou de protection des Britanniques, alors que ces nations sont en guerre contre l'Angleterre et que la tête du gouverneur est mise à prix. On apprend cependant que la Compagnie des Indes finance une partie de l'arsenal

SOUVENIRS
D'UNE AMBASSADE
EN CHINE ET AU JAPON
EN 1857 ET 1858
PAR
LE Mte DE MOGES
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14
1860

et des navires présents à Hong Kong, au cas où…

L'ambassade assiste à une représentation théâtrale de «sing-song». «Le spectacle commence à huit heures du matin et dure jusqu'à huit heures du soir, sans que jamais la scène reste vide un seul instant. Des héros de toutes sortes, des génies, des dieux y prennent place, et s'y livrent aux combats les plus fabuleux. Rien n'égale la pantomime des acteurs chinois et le luxe des costumes, tous éclatants d'or et de soie.»

La musique et le ton sont déconcertants, et une fois la surprise et la curiosité passés, «le pauvre Européen égaré en ces lieux demande grâce et s'enfuit». Une visite est rendue aux Pères des Missions Etrangères et aux sœurs de Saint-Paul de Chartres.

Le Marquis souligne qu'il y a 4000 catholiques à Hong Kong et explique l'apostolat des missionnaires envoyés un peu partout depuis la colonie, avec cette amusante conclusion: «les pauvres, perdus dans l'intérieur de l'Asie, ne sont en communication qu'une fois par an avec l'Europe et le monde civilisé. Quelle affreuse séquestration!» Après une visite du collège des missions sur la montagne, Alfred de Moges descend vers «la vallée heureuse», dont il apprend que le nom vient des trois cimetières tout autour. Le champ de course existe déjà, entretenu chaque jour «comme dans les parcs anglais».

D'autres affaires plus sérieuses animent au même moment l'ambassade. Le baron Gros prépare une offensive contre «l'orgueilleux vice-roi des deux Kwangs» à Canton. Cette opération est pensée en concertation avec les Anglais qui désirent également en découdre avec leur voisin. Les manigances sont nombreuses et Hong Kong apparaît donc comme une plate-forme pour la diplomatie en Extrême-Orient : le marquis scrute avec précision les autres ambassades.

Il est méfiant à l'égard du comte Poutiatine, l'émissaire de Russie, vétéran de la guerre de Crimée et qui protège maintenant les intérêts russes en Chine. Reed est envoyé par les Etats-Unis et bénéficie d'un regard plus clément car sa mission se cantonne à de l'observation. Il ne menace en rien les intérêts français.

Au terme de son séjour, Alfred de Moges tire les conclusions qui s'imposent: «Hong Kong représente l'avenir et le mouvement commercial ; Macao est la ville du calme et du passé. Le temps n'est plus où les intrépides navigateurs portugais étaient les dominateurs de ces mers.»

François Drémeaux
Professeur d'histoire
Lycée Français Hong Kong
Membre du Souvenir Français

Sources et crédits photographiques : Alfred de MOGES, Souvenirs d'une ambassade en Chine et au Japon en 1857 et 1858, Paris, Hachette, 1860.

Remerciements à M. Yves Azémar et son inépuisable librairie d'ouvrages anciens sur l'Asie, 89 Hollywood road - Hong Kong.

Hong-Kong et Macao, Heureux qui Comme…

Ludovic de Beauvoir a dix-huit ans lorsqu'il part en 1865 pour un voyage d'études autour du monde. Après l'Australie, Java et le royaume de Siam, il arrive à Hong-Kong en 1867.
Résolu à se démarquer des auteurs de carnets de voyages qui font du pittoresque et des chinoiseries l'essentiel de leurs observations, Ludovic de Beauvoir se targue d'observer le choc des cultures sur les deux territoires ouverts aux Occidentaux : Hong-Kong et Macao. Il veut y observer *« la lutte entre le grand mouvement utilitaire et la plus proverbiale des stagnations du globe »*, souhaitant *« que s'il y a une Chine moderne, greffée sur la Chine classique »*, elle puisse lui apparaître. Mais loin des notes factuelles annoncées, c'est l'inhumanité des rapports sociaux en vigueur dans le détroit de la rivière des perles qu'il retranscrit avec rage.
Ses carnets sont foisonnants de détails, d'impressions, d'anecdotes cocasses et de descriptions précises sur la vie quotidienne observée par son regard de voyageur.
Ses écrits sont aussi un magnifique plaidoyer pour le respect de l'humanité. En 1867, Macao subissait de plein fouet les conséquences commerciales de l'installation à Hong-Kong des Britanniques, maîtres incontestés du commerce et du libre échange. En quelques années, le port franc devient le centre de gravité du détroit de la rivière des perles, tandis que Macao doit trouver de nouvelles sources de revenu. Suivant « la règle fatale des peuples asiatiques : c'est en imposant leurs vices que l'on gagne le plus », l'économie de la colonie portugaise s'est reconstruite sur les jeux, l'opium et la traite des coolies.
L'instabilité politique et les guerres intestines dans le détroit offraient alors de vraies opportunités de trafic aux Mandarins, aux pirates et aux Occidentaux de Macao, d'autant que Hong-Kong avait *« dans un de ses premiers édits, prohibé sur son sol et dans ses eaux l'émigration des coolies »*.
Les prisonniers de guerre et les pêcheurs étaient revendus directement par les chefs de guerre et les pirates aux Occidentaux qui les envoyaient comme esclaves pour une durée de huit ans dans les plantations de Cuba ou dans les puits de guano du Pérou, sous couvert d'émigration dite « volontaire ». *« Enfin, unis par l'appât du gain réglementé entre eux, de misérables entrepreneurs chinois et européens s'entendent pour attirer par mille réclames et pour convoyer à crédit, des troupeaux de joueurs qui viennent tenter la fortune aux maisons de jeux légales (…) Pour deux qui gagnent, vingt perdent jusqu'à leur dernière sapèque, et, débiteurs abusés, ils doivent, pour payer, s'abandonner en chair et en os à leurs fallacieux créanciers. Si nous avons vu cette coutume à Siam pour les femmes, les enfants et les esclaves, nous la retrouvons encore aujourd'hui en Chine pour l'homme libre lui-même ; il paye donc de sa liberté ».*

Témoignage passionnant et sensible d'un jeune Ulysse de la seconde partie du dix-neuvième siècle sur Hong-Kong, Macao et Canton.

Cécile Dupire
résidente de Hong Kong
Article paru dans Trait d'Union (janvier 2010), le magazine des francophones de Hong-Kong et de Macao".

Heureux qui comme… HONG-KONG et MACAO, de Ludovic de Beauvoir, Magellan & Cie 2004.

Le Docteur Bussiere,
Médecin de L'Ambassade de France à Pékin

Le docteur Bussières est né en 1870. Il étudia la médecine à l'université de Bordeaux. Il se distingua en médecine générale et chirurgie. En 1912, il accepta le poste de médecin de l'ambassade de France de Pékin, qu'il cumula avec celui de médecin à l'hôpital de la légation française. En 1920, il participa à la création de l'université franco-chinoise avec Cia Yuanpei et Li Shinzen, devenant de fait l'un des responsables de celle-ci. Il y donna aussi régulièrement des cours de médecine.

Violaine et Hélène Hoppenot, Lucien Colin (secrétaire interprète - debout contre la colonne) et le docteur Bussières

D'après les archives de cette université, la maison à Pékin du docteur Bussières était un Shihyusan, maison avec une cour carrée, typique de l'urbanisme pékinois, située au 16 de la ruelle Tian Shuijing. Elle est perpendiculaire à la rue commerçante de Wangfujing, Sa résidence était composée de deux grandes maisons en vis-à-vis, d'une grande cours intérieure contenant son propre puits et de deux petites maisons.

L'intérieur était raffiné avec une décoration faite de boiseries et cloisons. Monsieur Bussières aimait y recevoir les notables français ou chinois, comme par exemple, son ami l'écrivain diplomate Saint John Perse, alors premier secrétaire de l'ambassade de France, avec qui il s'entretenait souvent, à propos de l'histoire de la Chine et aussi de la littérature.

Le docteur possédait aussi une petite maison dans le village de Bei Anhe, qui se trouve dans les collines de l'Ouest, aux alentours de Pékin. Il s'y rendait toutes les fins de semaine à cheval pour s'y reposer et quitter l'agitation de la capitale. Sa maison se trouvait à quelques minutes de la maison de campagne de Saint John Perse.

Le docteur y soignait gratuitement les habitants des villages aux alentours. Il ne refusait aucun patient, que ce soit pour une simple maladie ou une opération chirurgicale, prenant à sa charge les médicaments, bandages et autres frais. Il réserva une partie entière de sa maison à cet effet.

Les derniers villageois encore en vie, ayant été soignés par lui ne tarissent pas d'éloges à son égard. Ils en gardent un souvenir ému, notamment Monsieur Zhang Wenda, auteur de cet article et guide des membres du Souvenir Français sur les traces du docteur Bussières et de Saint John Perse. Son frère aîné a été soigné par monsieur Bussières lorsqu'il était jeune. Lors de l'invasion et de l'occupation japonaise de la Chine, c'est aussi de sa maison de campagne que le docteur Bussières aida la population et la guérilla locale en prodiguant toujours ses soins gratuits. Les japonais rechignaient à se confronter avec à un occidental, personnel diplomatique de surcroit.

Résidence du Docteur Bussières aux environs de Pékin

Sous une yourte mongole, de gauche à droite : Gustave-Charles Toussaint, Leger et le docteur Bussières

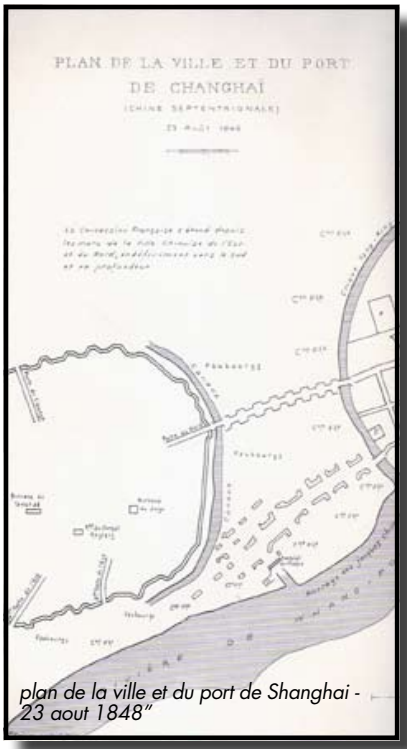
Le docteur Bussières a vécu en Chine plus de 40 ans, connaissant la Chine et les chinois parfaitement. Il quitta la Chine en 1954 pour retourner en France, et y mourut en 1960.

Auteur : Mr Zhang Wenda
Traduction : Thomas Colle

Charles De Montigny: (1ere partie) un héro qui n'est pas de légende

Dans le temps, le magazine familial Sélection du Reader's Digest proposait chaque mois à ses lecteurs une rubrique intitulée : « L'homme le plus extraordinaire que j'ai rencontré ». Nous avons rencontré cette personne à travers le livre de Jean Fredet, publié en 1943 à Shanghai et intitulé :
Quand la Chine s'ouvrait … Charles de Montigny Consul de France.
Cet ouvrage entend célébrer la mémoire d'un personnage bien oublié, quasiment inconnu pour tout dire, Charles de Montigny, le fondateur de la concession française de Shanghai. Jean Fredet fait du premier consul de France à Shanghai un véritable héros – méconnu, comme il se doit – paré de toutes les vertus et qualités qui font l'étoffe des héros : courage, audace, bonté, loyauté, sens de la justice et du devoir. La lecture du livre de Fredet nous convainc que Montigny était bien une personnalité d'une rare valeur, une sorte de saint laïc.

Le 25 janvier 1848, Charles de Montigny, accompagné de sa famille au complet, femme, filles, belle-mère et belle-sœur, pose le pied sur la terre de Chine, après huit mois de voyage. Quelques mois plus tôt, Le Moniteur (le Journal Officiel) a publié sa nomination comme agent consulaire à Shanghai. Le 20 mai 1847, il a quitté Le Havre à bord d'un brick de commerce, le Duguay-Trouin, qui mettra cinq mois pour gagner Singapour. Montigny bout d'impatience de rejoindre son poste. Il lui faudra encore attendre trois mois avant de débarquer à Shanghai, d'un navire anglais.
Voici plus de trois ans que le pavillon britannique flotte sur la demeure du consul de Grande-Bretagne et deux ans que la concession anglaise existe.
Charles de Montigny a pour mission d'ouvrir à Shanghai un consulat de France et de négocier avec les autorités chinoises l'établissement d'une concession, un territoire sur lequel s'exercera le droit français et où les Français pourront acquérir des biens immobiliers. Deux jours après son arrivée à Shanghai, Charles de Montigny adresse cette déclaration de principe au baron Forth-Rouen, établi à Macao, dont il dépend en principe : « Ma mission ici se borne quant à présent à de simples études industrielles, commerciales et scientifiques ; je vais m'y livrer avec ardeur et je ne suis pas assez faiseur pour me rendre jamais embarrassant. Je ne sortirai de mon mandat d'explorateur, s'il le faut absolument un jour, qu'avec l'appui de vos instructions. » Le nouveau consul de France se prétend modestement à la tête d'une mission commerciale. On a du mal à le croire. Il sera en vérité beaucoup plus que cela.
Mais qui est Charles de Montigny, le premier consul de France à Shanghai ?



plan de la ville et du port de Shanghai - 23 aout 1848"

Son biographe, Jean Fredet, raconte qu'il a découvert un jour dans les archives du consulat général de France « un large et vieux registre, au cartonnage cassé et fatigué, recouvert de toile jadis bleue, dont l'épine dorsale rompue laissait apparaître des entailles de ficelle noircie et de colle séchée ».
En ouvrant ce carton un peu moisi, couvert de poussière et de suie, Jean Fredet a le choc de sa vie : « Et voici qu'à peine entrouverts les feuillets jaunis, je fus comme étourdi : j'éprouvais la surprise la plus merveilleuse qui puisse toucher le cœur d'un amoureux de vieux papiers.
C'était plus et mieux que de l'histoire ; un inconnu se révélait, âme passionnée, tour à tour enthousiaste, indignée ou souffrante, caractère d'une noblesse et d'une générosité singulières, intelligence vive et subtile, tempérament de feu, nature douée de défauts aussi éclatants et tumultueux que ses qualités mêmes, en un mot, un héros de roman, s'il en fut, mais de roman vécu. Et il montait de ces pages une telle griserie que j'allais de découverte en découverte, avec un étonnement ravi, revivant avec passion ces temps de drame, de pittoresque et d'aventure… »
Charles de Montigny « a suscité de son vivant autant de sympathies passionnées que d'hostilités hargneuses », explique Fredet.
Mais ni les désaveux, ni les brimades de supérieurs qui lui reprochent de s'affranchir de la tutelle de la légation et de faire montre d'un esprit d'indépendance trop manifeste, pas plus que les jalousies des médiocres qui lui reprochent d'être entré dans la carrière en intrus et n'apprécient guère son caractère impossible, ne font le poids face au cortège d'éloges qui l'accablent. D'illustres marins, des diplomates, des soldats, des savants, des missionnaires se retrouvent d'accord pour encenser une personnalité unique et célébrer son activité de diplomate. Qu'on en juge !
Le baron Gros, l'éminent ambassadeur extraordinaire en Chine en 1858 et en 1860, dit de lui qu'il est l'homme connaissant le mieux la Chine qu'il ait rencontré. Le marquis de Moges, qui fut attaché à la première ambassade du baron Gros, partage la même opinion. Le général de Montauban, commandant en chef de l'expédition de 1860, déclare : « Son nom seul vaut encore ici toute une armée. » Isidore Geoffroy Saint-Hilaire (le fils du grand naturaliste) ira jusqu'à dire à l'empereur Napoléon III que « la postérité élèvera des statues à ce bienfaiteur de l'humanité ». Ce en quoi il se trompait… >>>

>>> Jean Fredet dit encore de Montigny : « L'homme a produit sur tous ceux qui l'ont connu une impression extraordinaire. De forte taille, les traits énergiques et intelligents, corrigeant par une parfaite courtoisie la rudesse d'une franchise qu'il ne pouvait se résoudre à dissimuler et un tempérament d'une vivacité extrême, il séduisait dès l'abord. » Mais ce que Fredet veut retenir de Charles de Montigny, c'est le type de Français qu'il incarne, « si magnifique et si noble que son seul souvenir nous pénètre de fierté et de gratitude ».

Il célèbre également son caractère chevaleresque et voit en lui un grand et intelligent serviteur de la France. Le biographe résiste mal à la tentation de se faire hagiographe, qui voit en lui un homme d'honneur d'un autre âge, poussé par une formidable énergie mise au service d'un idéal fort et de grandeur morale.

Et dont la devise est SERVIR, le plus beau mot de la langue française, si l'on en croit Maurice Barrès. Charles de Montigny est un patriote forcené. L'amour de la patrie lui sert de colonne vertébrale. Pendant ses années passées en Chine, il cherchera avant tout à imposer la présence de la France. Son père est un petit gentilhomme bas breton de médiocre fortune, mais de bonne famille.

Il a acheté une charge d'officier de la Chambre du comte de Provence, frère du roi, le futur Louis XVIII. Royaliste, il fuit Paris pendant la Révolution et rejoint son maître en Allemagne. C'est ainsi que Charles de Montigny naît à Hambourg, en août 1805. En 1815, après les Cent Jours, la famille revient en France.

Lors de l'expédition d'Espagne de 1823 (qui rétablira le roi Ferdinand VII sur son trône), Charles de Montigny s'engage à 18 ans comme sous-lieutenant dans un régiment de chasseurs à cheval.

Quatre ans plus tard, il part en Grèce pour prendre part à la guerre d'indépendance. En 1842, il écrit à Guizot, ministre des Affaires étrangères, pour lui demander d'être nommé consul à Canton, ou ailleurs.

À quel titre ? Montigny n'appartient pas à la carrière.

Il bénéficie cependant de nombreuses et puissantes protections, à commencer par Fabvier, l'illustre militaire philhellène, devenu lieutenant général et inspecteur général de l'Infanterie, le comte de Las Cases et le comte de Morny. Ces appuis ne suffisent pas. Mais l'Angleterre et la Chine viennent de ratifier le traité largement incapables. Joseph Gabet de Nankin (1842), qui ouvre au commerce occidental cinq ports chinois, dont Shanghai.

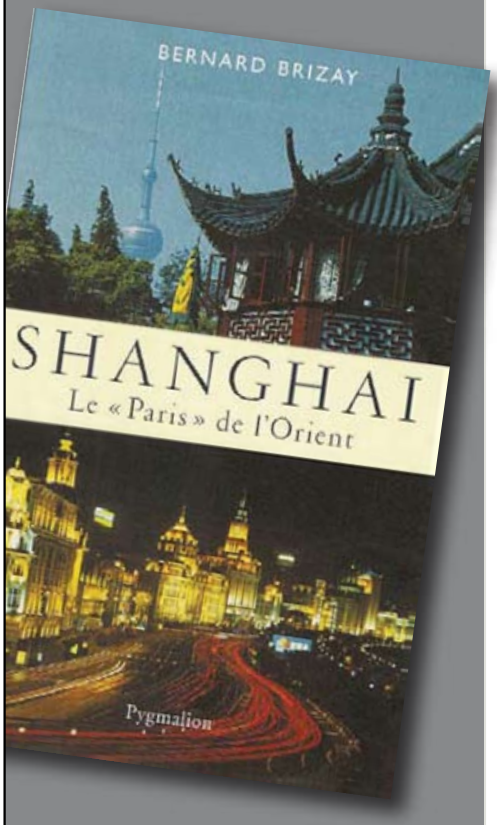
Les Américains sont sur le point de conclure un traité similaire. Il est temps que la France, poussée par les chambres de commerce, s'intéresse au marché chinois et à l'établissement de relations commerciales avec le Céleste Empire.

Montigny demande à faire partie de la mission conduite par Théodose de Lagrené, en tant que délégué commercial. Lagrené, qui a été ministre à Athènes, nourrit de la sympathie pour les Philhellènes, en particulier pour Montigny. Guizot accepte.

Montigny exercera les fonctions de chancelier lors de cette mission diplomatique.

Le sceau du Consulat de France

Bernard Brizay
Résident de Paris



Vendredi 19 Mars 2010

Le Souvenir Français 法兰西史迹

à 19h00
à la CCIFC
de Shanghai

Cercle Francophone de Shanghai CFS

par Bernard Brizay
Historien et Journaliste

CONFERENCE:
SHANGHAI "LE PARIS DE L'ORIENT"

LIVRE PARU AUX EDITIONS PYGMALION

Le Cercle francophone et la CCIFC en collaboration avec " le Souvenir Français de Chine" sont heureux d'accueillir Bernard Brizay, Historien et Journaliste.

Ancien élève des Jésuites (Franklin), Bernard Brizay fait des études d'Histoire en Sorbonne, après trois années d'hypokhâgne et Khâgne au lycée Henri IV. Il est licencié en histoire, en histoire de l'art et en Lettres. Docteur en Histoire. Journaliste, il a été Grand Reporter au Figaro et rédacteur en chef de Marianne. Auteur de divers livres politiques, sociaux et économiques. Il a déjà écrit trois livres d'histoire sur la Chine: Le Sac du Palais d'Été (fin 2003), traduit en chinois (Editions du ZHEJIANG), qui a reçu le Prix Wenjin, les Trois Soeurs Soong (2007) et le Roman de Pékin, 2008, tous trois aux Éditions du Rocher.

Il viendra nous présenter son dernier ouvrage " Shanghai, le Paris de l'Orient" paru en janvier 2009.

Pendant une centaine d'années - de la seconde moitié du XIXe siècle à 1943 - Shanghai abrite une concession française. Un territoire directement géré par la France. Dans les années 1920-1930, la grande métropole chinoise est surnommée le "Paris de l'Orient" en référence à celui des années folles...

La vente et dédicace de ce livre aura lieu sur place.

Participation: Membres: 100 Rmb
Non Membres: 150 Rmb

Renseignements & Inscriptions
à la Permanence du CFS du lundi au Vendredi de 9h à 13h
Yongjia road Lane 527, House 2, Ground floor (Wulumuqi Lu)
Metro Ligne 1, Hengshan Lu 永嘉路527弄2号底楼 / 近乌鲁木齐路
www.cerclefrancophonedeshanghai.com – Tel: 6431 1372
cercle@cfshanghai.com

Chambre de Commerce et d'Industrie Française en Chine 中法 中国法国工商会

CCIFC - Shanghai
2/F, Mayfair Tower, 83 Fu Min road,Jin An District, Shanghai 200040
中法工商会
中国上海市富民路83号巨富大厦2楼,
邮政编码：200040

René Vallon, Dernier Vol à Destination de Shanghai

« Shanghai, samedi 6 mai 1911 – Mort de René Vallon, aviateur français, suite au crash de son aéroplane sur le champ de courses. »
Destin tragique pour cet aviateur parisien né en 1880, qui effectue le premier vol en aéroplane dans le ciel chinois. Invité par les autorités locales, René Vallon doit présenter au public un spectacle de haute voltige en plein cœur de Shanghai. Mais la démonstration se termine en catastrophe...

Extrait du North-China Herald, numéro du 13 mai 1916 (traduction par l'auteur)
"Tragédie aérienne"
Mort de M. Vallon
Le pionnier de l'aviation en Chine, M. René Vallon a trouvé la mort sur le Champ de courses samedi dernier, dans des circonstances qui ont jeté une ombre funeste sur l'ensemble de la communauté. Le drame est survenu de la manière la plus spectaculaire, et aucun des milliers de témoins n'oubliera jamais le choc de ce cruel et terrible accident. La mort de M. Vallon ferme ce qui promettait d'être un chapitre lumineux dans l'histoire actuelle de la Chine, à savoir l'introduction de l'aviation.
Départ de KIANGWAN
A la veille du fameux vol, la météo prévoit des vents défavorables. Mais une nette amélioration dans la matinée de samedi termine de confirmer que le vol aura bien lieu. A cinq heures, à Kiangwan au Nord de Shanghai, tous les préparatifs ont été achevés, l'aéroplane est prêt à s'élever dans les airs, avec René Vallon aux commandes. A l'approche de la gare du Nord de Shanghai, l'altitude est d'au moins 1000 pieds. Malgré un vent un peu remuant, Vallon met le cap sur le Champ de courses.
L'accident
A la vue spectaculaire de l'engin en plein ciel, un tonnerre d'applaudissements se lève des tribunes. Mais subitement, l'aéroplane fait une plongée soudaine, vire à droite, puis à gauche. Un instant, on croit que Vallon va réussir à redresser l'appareil, mais en fait, la machine marque un temps d'arrêt d'une ou deux secondes, avant de s'écraser tragiquement. Tout est fini. Vallon, héros de l'air, âgé de 31 ans à peine, s'est crashé sous les yeux horrifiés du public du Champ de courses (aujourd'hui People's Square), où se trouvait également son épouse, venue pour le féliciter à la fin de ce qui devait être une prestation spectaculaire. Ce

René Vallon

prestation spectaculaire. Ce n'était pourtant pas le premier vol que le courageux aviateur effectuait dans ces cieux.
Son brevet de vol obtenu neuf mois plus tôt, Vallon effectue son premier exploit le 20 février 1911 à l'hippodrome de Kiangwan (Jiangwan), près de Shanghai. Un mois plus tard, il s'envole de nouveau, cette fois devant des officiers suivant, il vole pour la première fois au-dessus de Shanghai, sous les yeux du consul général de France qui lui remet un prix pour saluer son exploit.

Kiangwan

Le 10 mai 1911, au lendemain de la tragédie, un service funéraire a lieu à l'église Saint-Joseph. Un public nombreux, de toutes nationalités, vient témoigner sa peine et son profond respect à la famille du défunt. En hommage, la municipalité française érige une stèle commémorative au Koukaza Park (aujourd'hui Fuxing Park), situé près de la rue qui portera désormais le nom de l'aviateur, la route Vallon (actuelle Nanchang Lu). La stèle est malheureusement détruite par les Japonais, mais le héros suscite des vocations, notamment celle d'Etienne Tsu, héritier d'une des plus puissantes familles shanghaiennes de l'époque. Formé à la conduite aérienne à Villacoublay, Tsu rejoint la Légion étrangère en 1915.
Ses victoires comme pilote de chasses dans l'armée de l'air durant le premier conflit mondial lui valent la Croix de guerre avec palmes.
Démobilisé en 1919, il rentre en Chine où il participe à la création de la première école d'aviation chinoise.

Etienne Tsu

Christine Leang
Résidente de Shanghai
Membre du souvenir Français de Chine

1893 : Record de Froid à Hong Kong

Le Consul de France avise l'Académie des Sciences

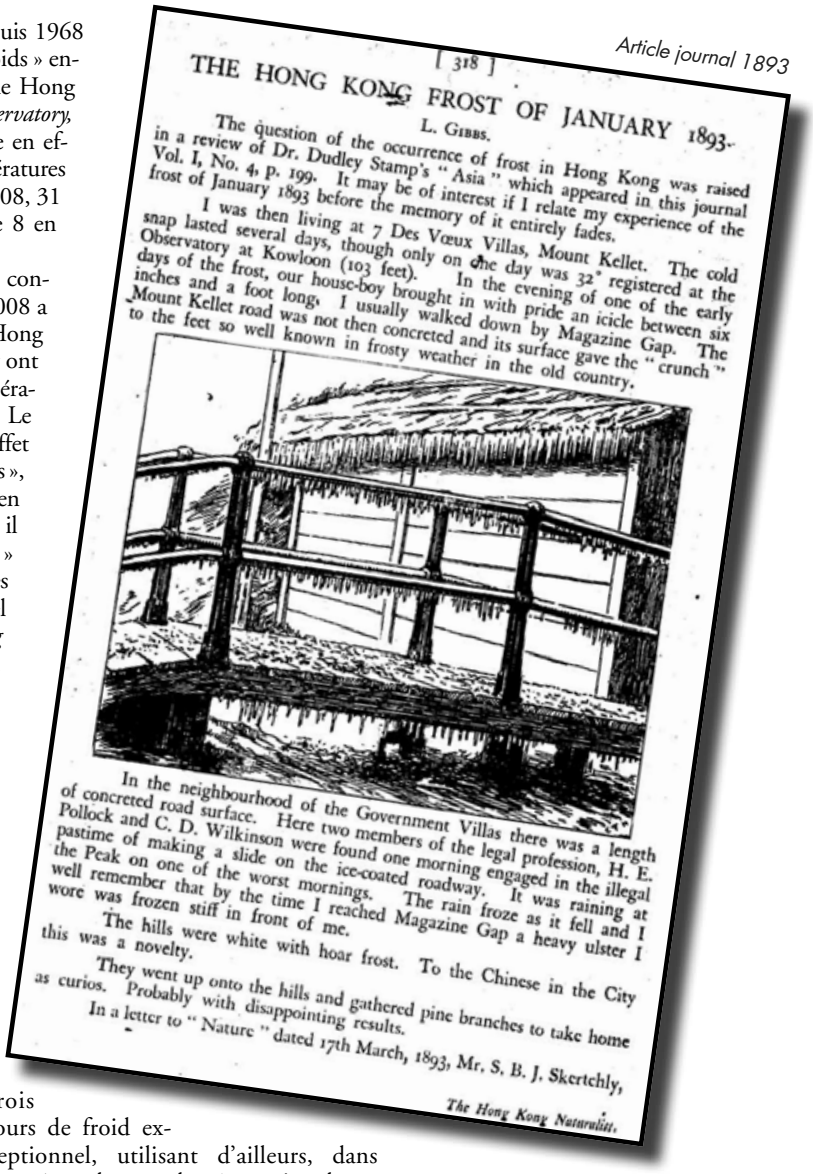
Au cours de l'hiver 1893, des températures exceptionnellement basses sévissent à Hong Kong. Le Consul de France s'en émeut et informe le Quai d'Orsay mais aussi l'Académie des Sciences de ce phénomène météorologique.

Lors de l'hiver 2008, un record qui tient depuis 1968 a failli tomber : celui du nombre de « jours froids » enregistrés par l'Observatoire météorologique de Hong Kong. Cet établissement, le *Hong Kong Observatory,* fondé en 1883 par la *Royal Society,* enregistre en effet méticuleusement depuis 1885 les températures relevées en différents lieux du territoire. En 2008, 31 « jours froids » ont ainsi été recensés, contre 8 en 2007 et 13 en 2006.

Le mois de février connut 18 « jours froids », contre 0 en février 2007 et 1 en 2006. L'année 2008 a donc été une année particulièrement froide à Hong Kong et dans le sud de la Chine et ceux qui y ont passé l'hiver pourront le confirmer, les températures ayant avoisiné parfois les 3° C ou 4°C. Le phénomène n'est pas nouveau. 1893 fut en effet aussi une année très froide, avec 30 « jours froids », dont 16 en février, contre 18 « jours froids » en 1892 et 5 en février de la même année. Mais il faut savoir que, à Hong Kong, un « jour froid » est un jour pendant lequel des températures inférieures à …..12°C sont enregistrées ! Tel est le critère en effet retenu par le *Hong Kong Observatory.* Or, si une succession de jours à 11°C peut être qualifiée de période à « jours froids » selon cette norme du *Hong Kong Observatory,* elle ne saurait avoir le même impact qu'une période de même durée, voire plus courte, pendant laquelle des températures plus sévères, proches ou inférieures à 0°C seraient relevées. C'est bien ce qui s'est passé en 1893 et le Consul de France de l'époque, Georges-Félix Gueyraud, a tenu alors à informer le ministère des Affaires étrangères mais aussi l'Académie des Sciences *« Sur un phénomène météorologique sans précédent connu à Hong Kong »,* titre de sa dépêche du 6 février 1893.

Le Consul note que des températures « au dessous de 0°C » ont été relevées du 16 au 18 janvier 1893 et il s'agit là d'un « phénomène sans précédent connu, dit-on, depuis l'occupation de Hong Kong par les Anglais en 1841». Cette *« île (est) située cependant sous les tropiques »* et le caractère exceptionnel de telles températures sous cette latitude le conduit à en informer l'Académie des Sciences, à qui il fait parvenir des documents météorologiques recueillis auprès du *Hong Kong Observatory,* fondé seulement 10 ans plus tôt.

Outre ces documents scientifiques qu'il transmet à Paris, Georges-Félix Gueyraud fournit dans sa dépêche une description détaillée de cette période de trois jours de froid exceptionnel, utilisant d'ailleurs, dans la même lettre, degré centigrade et degré Fahrenheit, mètre et pied. Les températures basses, note-t-il, ont sévi *« non seulement sur les hauteurs du Peak, (point culminant, 1875 pieds), où le thermomètre est tombé à 28 Fahrenheit* (NdA : température correspondant à – 2,2 ° C) *au moins, mais aussi bas que 400 pieds environ au-dessus du niveau de la mer où j'ai personnellement relevé – 1,5° Centigrade à l'Observatoire, établissement situé sur la presqu'île de Kowloon et à 25 à 30 mètres à peine au-dessus du niveau de la mer ».*



Article journal 1893

[318]

THE HONG KONG FROST OF JANUARY 1893.

L. Gibbs.

The question of the occurrence of frost in Hong Kong was raised in a review of Dr. Dudley Stamp's "Asia" which appeared in this journal Vol. I, No. 4, p. 199. It may be of interest if I relate my experience of the frost of January 1893 before the memory of it entirely fades.

I was then living at 7 Des Vœux Villas, Mount Kellet. The cold snap lasted several days, though only on the day was 32° registered at the Observatory at Kowloon (103 feet). In the evening of one of the early days of the frost, our house-boy brought in with pride an icicle between six inches and a foot long. I usually walked down by Magazine Gap. The Mount Kellet road was not then concreted and its surface gave the "crunch" to the feet so well known in frosty weather in the old country.

In the neighbourhood of the Government Villas there was a length of concreted road surface. Here two members of the legal profession, H. E. Pollock and C. D. Wilkinson were found one morning engaged in the illegal pastime of making a slide on the ice-coated roadway. It was raining at the Peak on one of the worst mornings. The rain froze as it fell and I well remember that by the time I reached Magazine Gap a heavy ulster I wore was frozen stiff in front of me.

The hills were white with hoar frost. To the Chinese in the City this was a novelty.

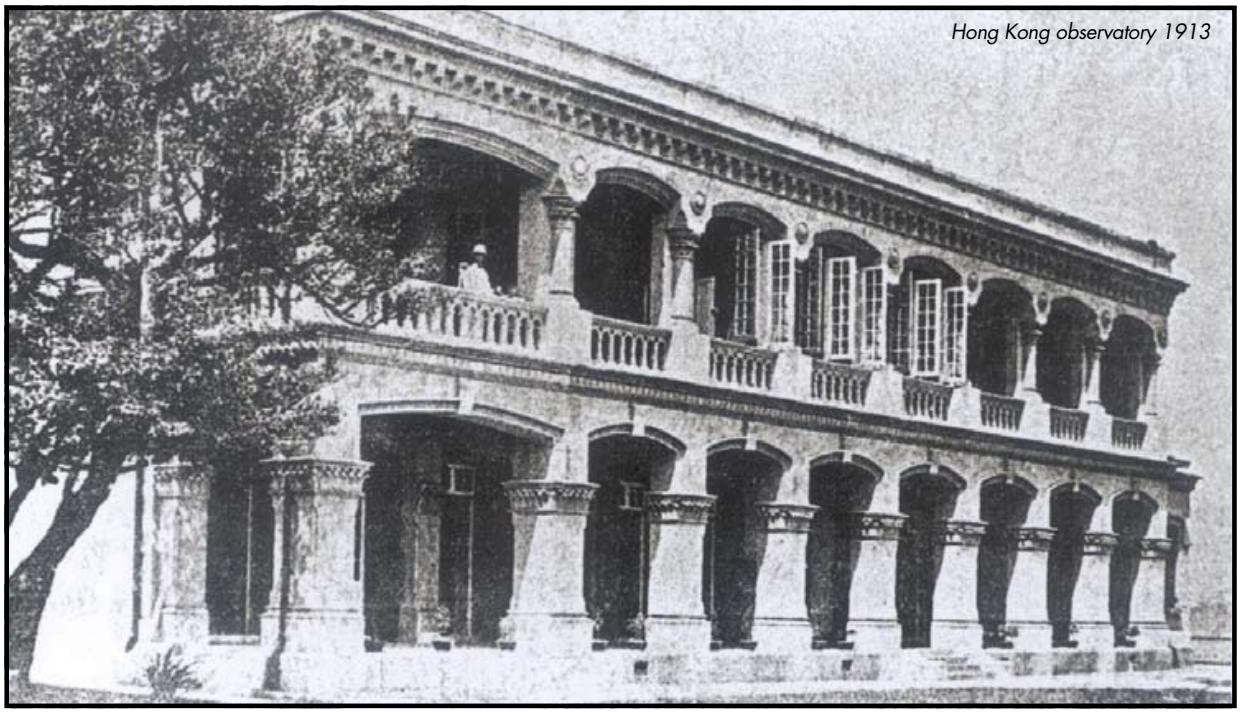
They went up onto the hills and gathered pine branches to take home as curios. Probably with disappointing results.

In a letter to "Nature" dated 17th March, 1893, Mr. S. B. J. Skertchly,

The Hong Kong Naturalist.

Evénements exceptionnels à Hong Kong, *«la gelée blanche et la glace se sont produits plus bas que la cote de 400 pieds » et « les arbres et les fils télégraphiques (sont) couverts de givre ».* Le commerce ne perd alors pas ses droits et le Consul de France note ainsi que *« des Chinois vendaient… dans la basse ville des rameaux couverts de glaçons qu'ils étaient allés cueillir sur la hauteur »,* manifestation *« éphémère mais typique de la rareté du phénomène ».* Les températures très basses et exceptionnelles ont bien sûr des conséquences sur les gens et sur la nature

>>>



Hong Kong observatory 1913

>>> Georges-Félix Gueyraud relève que, pendant trois jours, *« il a été presque impossible de trouver à louer dans les rues des chaises à porteur, les malheureux coolies…. se tenant tapis »* dans leur logement où, ils s'entassaient, certes, mais où ils pouvaient au moins avoir *« à peu près chaud »*.

La végétation a aussi été touchée par ce *« froid extraordinaire, sans précédent »* et le Consul de France y consacre une autre dépêche, en date du 15 mars 1893, communiquée aussi à l'Académie des Sciences et basée sur les renseignements recueillis auprès du *« savant Directeur »* (sic) du Jardin Botanique de Hong Kong. Le Consul y souligne que les effets du froid ont été *« désastreux non seulement pour les plantes exotiques telles que celles originaires de l'Inde, mais même pour des plantes appartenant exclusivement à la flore de Hong Kong, comme les Ficus Harlandi, Gardenia Anomala et Gardenia, Oblongifolia, dont plusieurs espèces ont péri. »*. Et, comme en 2008, le froid sévère a touché non seulement Hong Kong mais aussi Canton et le Consul de France termine sa dépêche du 15 mars en précisant que, à Canton également, *« le dommage est considérable, notamment dans les plantations de bananes qui sont ruinées »*.

Christian Ramage
Membre du Souvenir Français
Consul Général Adjoint, Consulat Général de France à Hong Kong

Sources : Archives du ministère des Affaires étrangères, Nantes - Hong Kong Observatory.

publi-information

Désormais, même loin, continuez à honorer le souvenir de vos proches défunts

EN SA MÉMOIRE

AVANT

APRES

En Sa Mémoire :

des sépultures entretenues et fleuries toute l'année...

Pour beaucoup il est important que la tombe familiale reste propre et fleurie tout au long de l'année.
Mais il n'est pas toujours facile de réaliser soi-même cet entretien (manque de temps, perte de mobilité, éloignement géographique, …).
C'est pour apporter une solution à toutes ces situations difficiles que la société « En Sa Mémoire» et son équipe intervient au quotidien.
Elle propose, toute l'année, un service complet d'entretien et de fleurissement des sépultures des proches défunts, «pour laisser le temps disponible au seul recueillement».
En Sa mémoire se définit comme une « extension familiale » et garantit une implication, un respect, équivalents à ceux d'une démarche personnelle.

Le fonctionnement est simple et transparent : libre choix de la fréquence d'intervention et des compositions de plantes dans les catalogues, envoi d'une photo de la réalisation (courrier ou email).

Le procédé d'entretien innovant est 100% écologique, sans impact environnemental.
En Sa Mémoire couvre les régions Ile de France, PACA, et Rhône-Alpes. Le développement d'un réseau national est en cours.

Désormais, même loin, même par manque de mobilité, vous pouvez continuer à honorer le souvenir de vos proches défunts.

Contact :
Tél : 04.42.700.800
Site internet : www.en-sa-memoire.fr

Les Canonnières Françaises du Yang-Tse (3)

La Flotille du Yang-Tsé (1901-1940) Hervé Barbier

Le 2 août 1917, l'entrée en guerre de la Chine permet aux canonnières étrangères de réapparaître dans ses eaux territoriales, et plus particulièrement sur le Yang-Tsé. Le dictateur Yuan Shikai est mort en juin 1916.Son successeur, Li Yuanhong est dans l'incapacité de contrôler les militaires. Des chefs de bandes font la loi, et se disputent les provinces. C'est le début de l'ère des seigneurs de la guerre, anciens gouverneurs ou officiers loyalistes, qui vont entretenir un climat de guerre en Chine pendant 10 ans. C'est donc dans un climat politique totalement changé que les canonnières vont assurer désormais leur mission sur le Yang-Tsé.

LA caserne de Chongqing, au premier plan le Doudart de Lagrée (1909)

Le 17 décembre 1917, le ministre de la Marine française décide le réarmement de la canonnière Doudart de Lagrée. Il en avise le Commandant de la Marine à Saigon : « Monsieur le Ministre des Affaires Etrangères me transmet le désir du consul de France à Tchongking de voir le Doudart de Lagrée remonter le Haut-Fleuve où sa présence serait des plus utiles au point de vue politique… »

Contrairement aux Anglais et aux Américains qui disposent de véritables flottilles sur le Yang-Tsé, la France ne possède qu'une unité pour assurer la protection de ses nationaux et de ses intérêts économiques.

En 1921,la Royal Navy aligne neuf canonnières, même l'Italie qui n'a que peu d'intérêts sur le fleuve dispose de deux canonnières. A Paris consciente de l'enjeu que représente la présence d'une véritable flottille sur le fleuve, les autorités décident enfin en 1922 de doter la Division Navale d'Extrême-Orient (D.N.E.O.)de deux unités supplémentaires avec la mise en service du Balny et de La Grandière. D'autres solutions sont même envisagées comme la mise en service d'hydroglisseurs et d'hydravions venant seconder l'action des canonnières mais faute de crédits suffisants, le projet tourne court, et le ministre de la Marine y oppose une fin de non-recevoir. En avril 1921, le Doudart de Lagrée descend à Shanghai afin d'effectuer son carénage annuel.

En remontant au mois de juin, et après avoir effectué la tournée des lacs Poyang et Dongting,43 miles en amont de Yichang, près du terrible rapide de Xin –tan, la canonnière s'échoue sur une crête rocheuse.

L'échouage est dû à une erreur d'appréciation du pilote chinois. Le 27 août ,la remontée des eaux permet la remise en fonction d'une chaudière mais l'étanchéité insuffisante de la coque entraine l'envahissement de la chaufferie, la violence du courant brise les aussières, le Doudart de Lagrée est à la dérive. Le 30 novembre, la canonnière est remorquée jusqu'à Hankou pour y effectuer des réparations provisoires, puis jusqu'à Shanghai pour être entièrement démontée, et recevoir une coque neuve. La première des conséquences de cet échouage est que le pavillon français reste absent du Haut-Fleuve pendant de nombreux mois, et cet absence est préjudiciable à l'influence française dans la vallée du Yang-Tsè. Ce n'est qu'en 1922 que la Marine française bénéficie d'une meilleure représentation sur le fleuve avec l'entrée en service de deux nouvelles unités : le Balny et La Grandière, et en 1930,l'entrée en service du Francis Garnier vient compléter le dispositif français.

La décision de construire une seconde canonnière, réplique améliorée du Doudart de Lagrée fut prise le 7 février 1921. Le coût de construction est évalué à environ 685 000 francs, et le nom de Balny est donné en souvenir de l'enseigne de vaisseau Adrien Balny d'Avricourt qui s'était illustré en 1873 lors de la prise de la citadelle de Hanoï. La canonnière déplace 201 tonnes pour une longueur de 54 mètres et 7 mètres de large. Son tirant d'eau est de un mètre. Une puissance de 900 CV est développée par deux machines alternatives chauffées >>>

>>> au charbon. Sa propulsion est assurée par deux hélices sous voûtes donnant jusqu'à 14 nœuds. L'armement se compose d'un canon de 75 mm, de deux canons de 37 mm et de quatre mitrailleuses.

Le 17 novembre 1921, Landry, ministre de la Marine envoie des instructions à l'arsenal de Brest en vue de la construction d'une canonnière de 43 tonnes pour servir d'annexe au Doudart de Lagrée et au Balny. Ce petit bâtiment est baptisé La Grandière du nom de l'amiral, premier gouverneur de Cochinchine. Contrairement aux canonnières précédentes, le système de propulsion adopté est celui d'un moteur à essence de 220 CV entrainant une seule hélice.

La vitesse maximale atteinte est de l'ordre de 12 nœuds. L'armement est réduit à un canon de 37 mm et deux mitrailleuses Hotchkiss de 8 mm. La conception de cette canonnière n'est pas une réussite. Les défauts sont multiples comme par exemple le choix du moteur à essence, consommation élevée et approvisionnement difficile, ou encore le placement de la soute à bâbord qui fait que le bâtiment donne de la bande de ce côté lorsque le plein de carburant est effectué.

Comme précédemment pour le Doudart de Lagrée, les deux canonnières sont fabriquées en France puis démontées pour être expédiées en caisse à Shanghai. Le Balny et La Grandière sont admis au service en mars 1922. Si les débuts du Balny répondent aux attentes de la Marine, il n'en va pas de même pour le La Grandière.

Le faible tonnage de la canonnière ne permet pas d'assurer une navigation sans risques. D'après le commandant du Balny, l'annexe ne peut rendre aucun service pendant les mois d'été où les eaux sont très hautes et le courant très violent.

En 1924, les canonnières françaises ont du mal à supporter la comparaison avec celles des autres puissances dans un pays où la « face » joue un rôle important. La mise en service d'une nouvelle unité pour renforcer la station navale française est jugée indispensable.

Les crédits nécessaires à la construction de cette nouvelle canonnière sont inscrits au budget de 1925.Elle reçoit le nom de Francis Garnier, en mémoire du lieutenant de vaisseau Garnier, chef de l'expédition du Haut-Mékong qu'il a conduite jusqu'à la vallée du Yang-Tsé. Le Francis Garnier déplace 639 tonnes. Il mesure 62,50 mètres de long et 10,30 mètres de large.

Son tirant d'eau est de 2,20 mètres. Ses machines alternatives développent une puissance de 3 200 CV, et permettent d'atteindre une vitesse de 15 nœuds. Son armement se compose de deux pièces de 100 mm, de deux de 37 mm, d'une de 75 mm anti-aérien et de quatre mitrailleuses.

Les transmissions sont assurées par quatre émetteurs et quatre récepteurs radio.

En juin 1930, le Francis Garnier fait son apparition sur le Moyen-Fleuve, et la Marine française aligne une flottille de quatre canonnières sur le Yang-Tsé. Dans l'esprit de l'état-major de la Division Navale d'Extrême Orient, cette flottille contribue par sa présence, à maintenir les intérêts français (économiques, politiques et moraux) et à les protéger contre toute menace. En cas de troubles, ils doivent garder libre les communications françaises sur le fleuve, et ses affluents. Le dispositif étant complété par la caserne Odent à Wanjiatuo qui est occupée en permanence par un détachement de marins. Au total les effectifs de la flottille ne dépassera jamais les 255 hommes en charge de la protection des intérêts français sur plus de 2 650 km de fleuve.

Les canonnières françaises ne dépendent que de l'amiral commandant en chef la Division Navale d'Extrême Orient, et qui lui-même dépend du ministre de la Marine. Cependant, dans les villes abritant une Concession française, le consul peut exercer un droit de réquisition, et seul il a qualité pour parler au nom du gouvernement français tant aux autorités chinoises qu'aux consuls étrangers. Hourst l'a oublié en 1902.

Le ravitaillement en denrées alimentaires, en eau,en matériel et en combustible ne rencontre pas de difficultés particulières. Un compradore chinois en contrat avec la Marine est utilisé pour le transport du matériel et du personnel des canonnières sur le Haut-Fleuve, et notamment pour la liaison entre Yichang et Chongqing. Les commandants des canonnières sont recrutés parmi des officiers expérimentés, nommés par décret ministériel, et les volontaires ne manquent pas. Ils sont secondés par un état-major restreint compos d'enseignes de vaisseau frais émoulus de l'Ecole Navale. Contrairement aux officiers, les matelots sont loin d'être triés sur le volet.

Les fonctions à bord des canonnières nécessitent des facultés d'assimilation rapide plutôt qu'une spécialisation très poussée. Chaque canonnière dispose aussi d'un équipage chinois pour les fonctions de pilote, interprète, boys, cuisiniers, chauffeurs, sampaniers. Devant présenter toutes garanties de moralité nécessaires pour être en mesure d'embarquer à bord, les candidats font l'objet d'une véritable enquête de police.

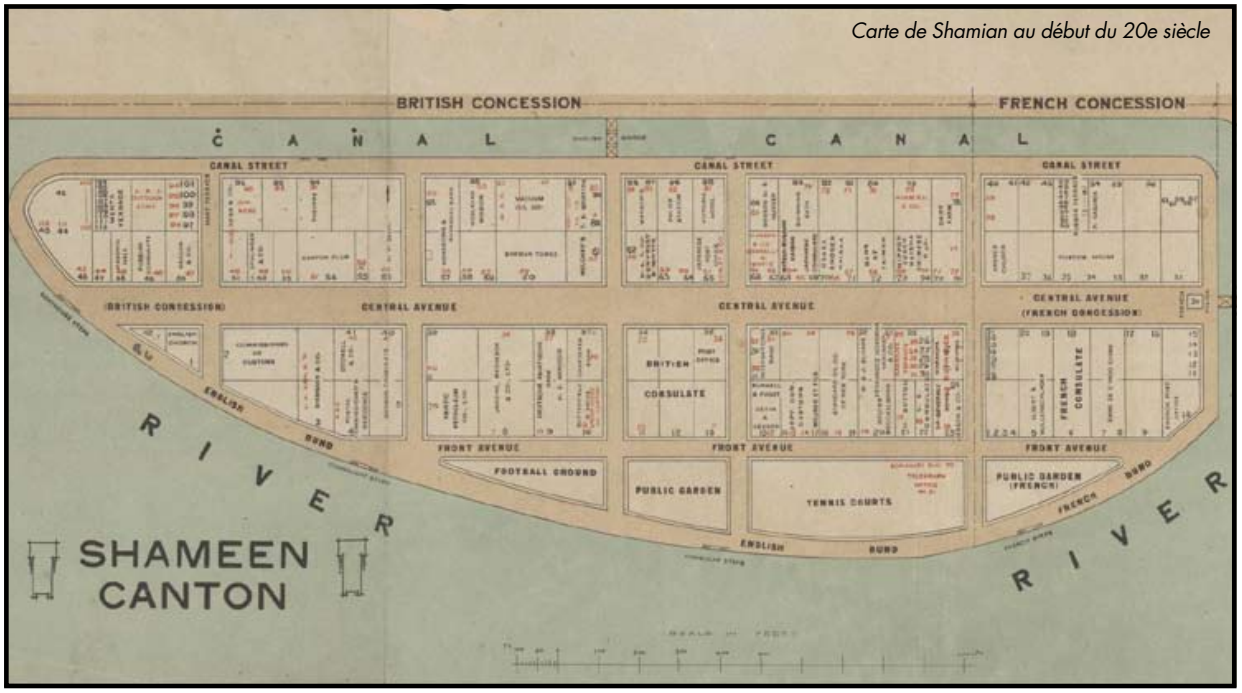
Le climat particulier du Sichuan pose le problème de la situation sanitaire. Les maladies parasitaires ne sont pas rares, et l'année 1924 établit un record avec 739 jours d'invalidité recensés parmi les effectifs de la flottille. Dans les concessions étrangères, l a prostitution est difficilement contrôlable ,et l'état-major doit donc faire face aux maladies vénériennes, et met en place une campagne d'information sur les moyens prophylactiques les plus efficaces.

"Le La Grandiere"

Michel Nivelle
Membre du Souvenir Français de Chine,
résident de Shanghai

La Concession Française de Shamian – Canton (1861 – 1946)

Suite à la dernière destruction des factoreries en 1856, lieu où résidaient les commerçants et diplomates étrangers à Canton , la "Commission de Canton" (qui gère la ville après sa prise par les forces anglo-françaises début 1858), sous l'autorité du consul britannique Mr Harry Parkes, choisit courant avril 1859 comme nouveau site un terrain un peu plus à l'ouest des anciennes factoreries, une bande de sable vaseuse presque inhabitée, appelée Shameen en cantonais.



Carte de Shamian au début du 20e siècle

Afin d'en assurer une meilleure protection et aussi pour faciliter le commerce, la commission entreprend un très large programme d'aménagements financé par l'Angleterre pour 4/5e et par la France pour 1/5e (équivalent à 72,000 piastres pour la France) qui durera jusqu'en septembre 1861.

Un canal délimitant les côtés Nord et Est du terrain avec la ville sera notamment aménagé ainsi que 2 ponts reliant respectivement les concessions anglaise et française offrant une meilleure sécurité aux résidants étrangers de Canton.

Le 17 septembre 1861, Alphonse de Bourboulon signe officiellement avec le gouvernement chinois une convention de concession sur "l'îlot" de Shameen, d'une surface de 4 hectares et 45 ares (représentant 1/5e de la surface totale de l'îlot, conformément à la hauteur de la somme investie par les autorités françaises dans l'aménagement).

Cette concession est louée à perpétuité moyennant un loyer annuel de 1500 sapèques par mou, soit 99 piastres.

Le terrain est alors divisé en 24 lots pour être mis en vente auprès de particuliers.

Ce n'est malheureusement qu'à partir des années 1890 que l'état Français commencera à trouver des acquéreurs à ces lots du fait principalement d'un article original qui précisait que seul des personnes de nationalité française pouvaient en devenir propriétaires moyennant des baux emphytéotiques de 99 ans avec en outre le paiement d'un débours supplémentaire correspondant aux frais d'investissements des autorités françaises que celles-ci comptaient répercuter proportionnellement sur chaque lot.

Les anglais, de leur côté, n'ayant pas émis de telles conditions avaient monopolisé le marché et bien développé leur concession voisine.

(voir gravure ci-dessous de 1883).

Bien qu'ayant changé ces conditions de vente en 1883 (comme le montre un bail signé pour une durée de 5 ans à un Allemand, Auguste Raven, qui y construit une fabrique de glace), ce n'est qu'avec l'arrivée à Canton au mois d'avril 1889 du nouveau consul, Mr Camille Imbault-Huart, que prend finalement l'essor de la concession française à shamian.

Suite à un meilleur environnement économique en France et surtout grâce à de meilleures relations avec les autorités chinoises à Canton, quelques mois seulement après son arrivée, le 6 novembre 1889 à dix heures du matin, il met aux enchères publiques 21 lots de la concession française (3 lots étant gardés pour la construction d'un consulat).

Chaque lot a 27 mètres de face sur 42 mètres de profondeur ; la mise à prix est de 1,000 piastres pour les lots situés sur le chemin du sud vers la rivière, de 800 piastres pour les lots situés au nord de l'allée centrale et de 400 piastres seulement pour les lots en bordure sur le chemin avoisinant le canal. Le jour même, le nouveau consul informe le ministère que tous les 21 lots ont été vendus.

>>>

>>> Dans la foulée, Camille Imbault-Huart forme une commission municipale provisoire sous sa présidence et s'attache à remettre "en état" le terrain de la concession française qui ne servait en fait à cette époque que de dépôt d'immondices ou de pâturages … à la concession anglaise !

Il met également en place le 1er corps de police municipal français composé d'un caporal et de 6 agents.

Un poste de police est construit en moins de 2 mois où s'y installe les agents le 21 janvier 1890. Sur les 21 lots vendus, seul 7 ont été acquis par des Français principalement par la mission catholique, le plus gros acheteur étant un anglais, Mr. Chater, ayant acquis 9 lots. la fin de l'année 1891, neuf bâtiments sont maintenant recensés dont une chapelle et un presbytère construits par la mission catholique sur le lot 13. Ce n'est qu'à partir de janvier 1894, grâce à des fonds débloqués par la Chambre des députés en France, que commencent les travaux de construction d'un consulat.

Un jardin public le long du quai est également aménagé et inauguré le samedi 1er décembre de la même année, de 5 à 8 heures du soir devant toute la communauté étrangère résidante à Canton (environ 250 personnes)..

On peut donc considérer le consul Camille Imbault-Huart comme le grand architecte du développement de la concession française de Shameen. Il mourût malheureusement d'une dysenterie le 29 novembre 1897, à Hong Kong ou il avait été transporté.

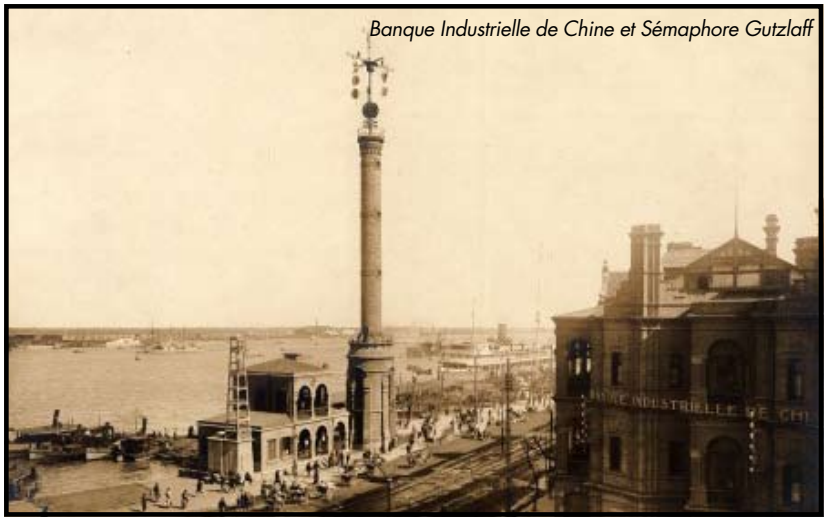
La concession de shameen fût officiellement rendu à la Chine par le traité franco-chinois du 28 février 1946 signé à Tchongking où la France renonçait à ses territoires et concessions en Chine...

Shameen concession 1883

Patrick Nicolas
Résident de Canton et Membre du Souvenir Francais de Chine.

Le Développement des Banques Françaises en Chine

Alors que les échanges commerciaux entre l'Ouest et la Chine se développaient au fil du dix neuvième siècle et que les anglais établirent très vite une antenne bancaire en Extrême Orient, les français mirent un peu de temps à s'imposer. Un précurseur, le Comptoir d'escompte de Paris, et deux grandes banques, la Banque russo-chinoise et la Banque de l'Indochine, se développèrent cependant en Chine, soutenus par le monde politique et diplomatique soucieux d'assurer une présence française dans cet espace dominé par nos voisins d'outre Manche.


Banque Industrielle de Chine et Sémaphore Gutzlaff

Un précurseur dynamique

Dès le début de leur présence en Chine, les anglais avaient pressenti qu'un relais de la place financière de Londres allait assurer un soutien important à leurs activités commerciales.

La **Hong Kong & Shanghai Bank** fut lancée dès 1865 à Hong Kong et sa puissance découlera de cette prédominance des marchands et armateurs du Royaume-Uni dans les grands ports chinois, bien plus robustes que leurs concurrents japonais, allemands ou français.

Elle fut elle-même accompagnée par des consœurs robustes, telle la **Chartered Bank of India, Australia, China** (créée en 1853), **l'Eastern Bank** (créée en 1905), ainsi que la **Chartered Mercantile Bank of India, London & China** et enfin l'Oriental Bank.

En 1913 la communauté bancaire britannique mobilisait à elle seule plus de 32 agences en Asie du Sud-Est et 25 en Extrême-Orient. La première implantation bancaire française en Chine date de 1860. **Le Comptoir d'escompte de Paris** fut en effet la seule banque vraiment dotée d'une stratégie asiatique et qui déploya des agences de la Méditerranée à l'océan Indien et jusqu'en Chine et en Australie, britannique mobilisait à elle seule plus de 32 agences en Asie du Sud-Est et 25 en Extrême-Orient. La première implantation bancaire française en Chine date de 1860.

Le Comptoir d'escompte de Paris fut en effet la seule banque vraiment dotée d'une stratégie asiatique et qui déploya des agences de la Méditerranée à l'océan Indien et jusqu'en Chine et en Australie, en accompagnant le négoce dans ses mouvements de lettres de change et ses demandes de crédit.

L'agence de Shanghai fut créée la même année, en complément d'une 'chaîne' de comptoirs bancaires établie le long des escales marchandes et maritimes.

Mais, après avoir été affaiblie par son krach et surtout après avoir recentré sur l'Australie et la Méditerranée égyptienne et tunisienne ses activités d'outre-mer directes, la banque se retira des affaires asiatiques dès 1889. Les agences qu'elle avait ouvertes en 1886 à Tientsin (Tianjin) et Fou Tchéou (Fuzhou) seront fermées et ses agences de Shanghai et Hankow (Wuhan) furent cédées à la **Banque Russo-Chinoise.**

La Banque Russo-Chinoise (qui devint la banque Russo-Asiatique) La Banque Russo-Chinoise dut sa création à deux hommes : d'une part le **Conte Sergius Witte**, ministre des finances de Russie à la fin du dix-neuvième, qui a été un des artisans de l'expansion russe en Chine du nord. L'autre était le Ministre de France à Pékin, **Auguste Gérard**, qui a été la cheville ouvrière de la présence française dans le domaine bancaire en Chine. C'est le traité de Shimonoseki du 17 Avril 1895 qui sonna la naissance de cette initiative. La Chine avait en effet contracté une dette vis-à-vis du Japon et il fallait lui assurer un prêt.

La banque fut crée en octobre 1895 à Saint-Pétersbourg et ses parts divisées entre les russes et des intérêts français dominés par la banque d'affaires de **Paris et des Pays-Bas (Paribas).**

Dès le début, la domination des russes fut évidente, au grand dam d'Auguste Gérard. En effet, outre le prêt à la Chine, les russes eurent comme objectif principal de développer une zone d'influence le long des chemins de fer sibériens et mandchouriens, au financement initial desquels ils participèrent.

La Russie était d'autre part fort désireuse de se doter de relais en Chine centrale pour le financement des échanges Nord-Sud, surtout pour l'importation du thé qui transitait par Hankow (Wuhan) et Chefoo (Yantai).

Les accords secrets entre la Russie et la Chine pour le développement du chemin de fer furent également un vecteur important de son développement, et malgré la présence de l'ingénieur français Hivonnait à sa direction et dont la tâche était de favoriser l'achat de matériel ferroviaire français, les retombées économiques pour la France furent relativement maigres. La banque ouvrit sa succursale de Shanghai le 12 Mars 1898 et s'installa 3 ans après sur le Bund (15, Zhongshan lu).

La défaite de Port Arthur de 1905 sonna le premier glas de la Banque Russo-chinoise. Celle-ci fut rebaptisée Banque Russo-Asiatique en >>>

>>> 1910 et ses activités furent pratiquement confinées à l'extrême nord de la Chine. Bien plus tard, après la révolution bolchevique de 1917 et sa nationalisation, les intérêts de la banque en Extrême-Orient furent repris par la Banque de New York.

La Banque de l'Indochine.

Il a fallu attendre la création de la Banque de l'Indochine en 1875 pour qu'un véritable spécialiste de l'Asie soit mise en place au sein de la communauté bancaire française: le Comptoir d'escompte de Paris lui transmit d'ailleurs son fond de commerce en Indochine.

En fait, le conseil d'administration de la Banque de l'Indochine rechigna à gaspiller ses fonds pour prospecter le marché chinois, qu'il jugeait hasardeux, peu rentable et surtout fortement concurrentiel puisque les intérêts britanniques y dominaient.

Il fallut toute la pression du gouvernement français, soucieux de la pénétration

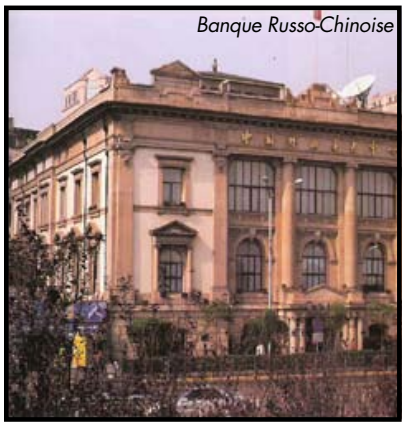
Banque de l'Indochine

des intérêtsnationaux en Chine, pour que la banque, déjà présente à Hong Kong depuis le 1er juillet 1894, ouvrit une succursale à Shanghai le 5 juillet 1898 sur le Bund.(29, Zhongshan lu)

Pour une fois, la volonté de la puissance publique s'avéra riche de perspectives car pleine de discernement !

La grande mission de prospection économique et commerciale conduite en 1895 en Asie avait en effet révélé l'importance de l'enjeu d'une réelle présence française.

Après le repli de la Banque Russo-Chinoise en Mandchourie, la Banque de l'Indochine devint alors la grande


Banque Russo-Chinoise

banque française en Chine. De Shanghai, la banque va alors largement rayonner en Chine du Nord, en disposant dès 1907 des agences à Pékin et à Tientsin (Tianjin).

La succursale de Hong Kong fut le nœud vital d'échanges avec son implantation principale de Saigon : l'Indochine exportait en effet beaucoup de riz en Chine, en passant par le négoce de Hong Kong, ce qui procurait un premier flux d'affaires bancaires.

La banque remboursait en effet sur Hong Kong les énormes avances effectuées en Cochinchine et au Tonkin pour l'achat des récoltes et brassait ainsi de gros montants unitaires. La succursale de Shanghai lui permit quant à elle de gérer les moyens de payement de ses clients français et chinois (change, liquidités, comptes chèques, etc.), d'assurer les dépôts ainsi que le service financier de la part française des emprunts d'état Chinois effectués avant la Première Guerre mondiale, et enfin de gérer les 'gros comptes': la Compagnie française des tramways & éclairage électrique de Shanghai, les sociétés immobilières, les grandes maisons de commerce tel l'important négociant en gros français Olivier, les commissionnaires, etc….

La Banque de l'Indochine fédéra en Asie les intérêts de l'ensemble de la communauté bancaire française, surtout quand le Crédit Lyonnais et la Société Générale rejoignirent son capital à la fin du dix-neuvième siècle.

Globalement, la croissance des opérations de la Banque de l'Indochine en Chine métamorphosa sa nature et sa vocation de "banque coloniale », puisque les affaires chinoises lui procurèrent 27 % de son volume d'affaires total en 1905 et même 33 % en 1910!

De « banque impériale » franco-française, elle s'érigea en banque de l'Empire du Milieu ou tout au moins en banque asiatique.

Comme la France vivait à cette époque-là les affres de la guerre avec les allemands, la riposte ne fut pas à la hauteur de la gravité des faits.

Tchoung-Heou alla de Marseille à Bordeaux, de Bordeaux à Tours, de Tours à Versailles, puis effrayé par les horreurs de la guerre et fatigué des lenteurs que mettait le gouvernement à le recevoir, il s'enfuit aux Etats-Unis, d'où il fut ramené en France à grand peine.

Il fut finalement reçu en Novembre 1871 par M. Thiers et lui présenta les lettres d'excuses.

Les étrangers présents en Chine à ce moment-là, jugèrent que le massacre de Tientsin paraissait avoir été le résultat général

Un foyer de concurrence surgit en 1913 avec la Banque industrielle de Chine, crée en France la même année par les frères Berthelot et qui ouvrit des agences à Hong Kong et Shanghai en 1914.

Mais celle-ci se concentra sur la négociation de contrats de concessions, de travaux publics, d'opérations d'émissions obligataires ou de prêts aux autorités.

Sa déconfiture dès 1921 déboucha sur son intégration dans le groupe de la Banque de l'Indochine dans la seconde moitié des années 1920.

Dans les années 1910-1930, la succursale de Shanghai de la Banque de l'Indochine fut le pivot des flux de change de la maison en Chine, en relais de Pékin et Hankow (Wuhan) et de l'ensemble du réseau asiatique.

Dans les années 1930, métaux précieux, traites et remises affluèrent vers elle de tout le réseau. En 1932-1933, elle opéra à elle seule près de 50 % du change de la banque et devint le principal centre de profit de l'établissement du second semestre de 1932 au premier semestre de 1935, devançant même Saigon!

La Banque de l'Indochine a donc eu une nature de "banque consortiale », de représentante de l'ensemble de la communauté bancaire française présente à son capital.

Ce fut en outre l'ambassadeur de la place de Paris en Asie : les banquiers bandaient leurs muscles pour résister à l'hégémonie anglo-saxonne.

Charles Lagrange
Membre du Souvenir Français de Chine
Résident de Pékin

Mère Mathilde, une Femme de Caractère à Singapour et la Création du CHIJ (Convent of Holy Infant Jesus)

Il faut douze années, de présence à Singapour, de foi, de travail, d'acharnement pour que le Père Beurel réalise enfin son projet : l'ouverture d'une école, d'un couvent et d'un orphelinat pour filles. Grâce à son entêtement, le 6 décembre 1851 une première mission de la congrégation des Dames de St Maur, partie de Anvers, arrive à Singapour.

Soeur Mathilde

Cette première mission des Dames de St Maur pour Singapour commence par un voyage, long et mouvementé. La Mère Supérieure envoyée pour la mission, ne se remet pas de ce dur trajet. Elle meurt le 13 mars 1852 en vue des côtes de Christmas Island dans l'océan indien. Elle est inhumée en mer. A leur arrivée à Singapour le 29 mars, Sœur Pulcherie quitte la congrégation pour épouser le fils du singapourien John Cunningham, (une autre version des faits mentionne que Sœur Pulcherie part avec le capitaine du bateau... !), une autre tombe gravement malade et meurt quelques années plus tard à l'âge de 33 ans, invalide. Les deux autres sœurs, âgées de 22 ans, ne sont pas capables à elles seules de mener la mission.

A Paris, La Mère Supérieure des Dames de St Maur, choisit pour la deuxième mission à Singapour, Mère Mathilde, pour son intelligence, son dévouement, son efficacité et sa foi.

Née le 9 février 1814 à Suriauville, dans l'Est de la France, Marie-Justine Raclot (Mère Mathilde) passe son enfance dans une ferme de Lorraine avec ses parents.

Elevée dans la chrétienté, ses parents n'envisagent pourtant pas pour elle une vie religieuse.

A douze ans, elle est envoyée au pensionnat des Sœurs du Saint Enfant Jésus de Langres où elle s'adapte très vite à cette vie spartiate. Elle décide vite de devenir nonne et de partir comme missionnaire en Asie, notamment au Japon. Sa mère ne lui pardonne pas sa décision et refuse de voir sa fille lors de son départ au couvent.

Le 19 mars 1835, elle fait ses premiers vœux dans la communauté monastique des Sœurs de Saint-Maur et passe deux ans à Paris. Après un apostolat en Languedoc à Bagnoles pendant 17 ans, elle est reconnue pour ses talents d'enseignante juste et patiente.

Durant toutes ces années, Sœur Mathilde ne renonce pas à son désir de devenir missionnaire. Quand elle entend parler que la congrégation veut s'installer en Malaisie, elle prie ardemment pour être choisie. Déçue de ne pas faire partie de la première mission, elle s'obstine et s'entraîne à supporter le climat équatorial en dormant en plein été, toutes fenêtres fermées, sous d'épaisses couvertures de laine !

Finalement choisie pour conduire la deuxième mission à Singapour, elle part accompagnée de deux sœurs françaises, Sœurs Appolinaire et Damien et Sœur Gregory, irlandaise.

Les quatre Soeurs quittent Southampton, en Angleterre, en septembre 1852 sur le Bentinck, descendent le Nil à partir du Caire, rejoignent une caravane qui traverse le désert jusqu'à la ville de Suez.

De là, elles reprennent un bateau, l'Indostan. Le voyage à bord est dur.

Les nuits sont chaudes et ne facilitent pas leur sommeil. Elles découvrent les difficultés des tropique. Elles arrivent enfin à Penang en Malaisie, le 28 octobre où elles ouvrent une école.

>>>

Mère Mathilde à l'orphelinat

>>> Elles travaillent là, un an, attendant que Paris envoie d'autres sœurs. En 1854, Sœur Mathilde, avec trois autres Sœurs, peut partir pour Singapour où elles arrivent le 5 février 1854.

Le Père Beurel a acheté pour 4000 dollars et sur ses propres deniers, la maison Caldwell (du nom de son propriétaire), construite par l'architecte Coleman en 1840, qui se trouve toujours au coin de *Victoria Street et Bras Basah.* Avant l'arrivée des Sœurs, il leur écrit que tout est en ordre, que des travaux ont été faits, que le bâtiment est parfaitement adapté pour leur installation. Mais Sœur Mathilde écrit dans son journal, que la maison est correcte, mais que tout est en désordre. Elle ajoute que beaucoup de choses sont brisées, *« qu'il n'y a aucune porte, même à l'endroit où il serait indispensable d'en trouver une et que pour utiliser cette humble pièce, les Soeurs sont obligées de se cacher derrière leur parapluie… »*

Elles sont accueillies par le Père Beurel avec enthousiasme et sont conduites jusqu'à l'église au milieu de la foule et d'une multitude de fleurs. Après la messe elles sont menées à la maison mais personne n'a songé à leur offrir à boire ou à manger. Elles sont obligées de jeûner toute la journée et c'est un paroissien qui finit par leur apporter à dîner…

Dix jours à peine après leur arrivée, le *Couvent de l'Enfant Jésus* à Singapour, connu sous le nom de *Victoria Street Convent , French Convent ou Town Convent* ouvre ses portes à 14 élèves européennes et eurasiennes. La communauté protestante regarde d'un mauvais œil l'arrivée des catholiques, mais durant les premières années Mère Mathilde donne au couvent une réputation de charité, de générosité grâce à sa personnalité. La vie est dure au début, et les Sœurs vivent dans une grande pauvreté n'ayant parfois pas assez d'argent pour acheter du riz ou du pain.

Un an plus tard, en 1855 Mère Mathilde décrit le couvent comme un endroit très spacieux, calme, bon pour la méditation. L'école se développe lentement.

La population européenne et eurasienne est encore peu nombreuse mais les asiatiques commencent à reconnaître et à apprécier la présence des Sœurs. En 1862, 145 élèves sont inscrites. L'école est divisée en deux départements : les élèves fortunées à l'étage supérieur, les pauvres au rez-de-chaussée,

chaque classe recevant une éducation suivant son statut social. Mais l'argent manque malgré les dons et les Sœurs vendent des produits français et des travaux d'aiguilles faits par les jeunes filles.

En 1872 elles ont environ 10.000 dollars par an ce qui suffit pour faire marcher le couvent et l'école. Dès son arrivée à Singapour, Mère Mathilde, crée un orphelinat. Des bébés non désirés, empaquetés dans des loques ou des journaux sont déposés à la porte du Couvent qui prend très rapidement le nom de *The Gate of Hope.*

La plupart de ces enfants abandonnés sont des filles. En août 1855, les Dames de St Maur répondent à la demande du gouvernement et travaillent à l'Hôpital Général.

Elles sont admirées pour leur dévouement sans bornes. Elles prodiguent aux malades de toute nation et de toute croyance des soins incomparables et charitables qui font que cet établissement est reconnu par tous comme étant l'un des meilleurs.

Après un long séjour de 18 ans à Singapour où Sœur Mathilde s'acharne à développer le *Convent Of Holy Infant Jesus* et l'orphelinat, elle est envoyée au Japon.

Elle est ainsi la première religieuse à entrer au Japon en 1872 et y demeure jusqu'à sa mort. Son caractère entreprenant et décidé a laissé une forte marque au Japon, et de nombreux Japonais viennent à Suriauville visiter les lieux de son enfance. Elle décède à Yokohama le 20 janvier 1911 à l'âge de 97 ans.

Sources : MEP Singapour et Paris / Lily Kong, Low Soon Ai, Jacqueline Yip. Convent Chronicles history of a pioneer mission school for girls in Singapore. Singapore: Armour Pub. 1994 / E Wijeysingha. Going forth…the Catholic Church in Singapore 1819-2004, KHL Printing, 2006.

Daniele Weiler
Membre du Souvenir Français de Chine.
Professeur documentaliste au Lycée Français de Singapour

Jean d'Agraives 1892 - 1951

Un duo d'écrivains, ce qui n'est pas courant, pour deux ro- mans de 'soyeux', situés entre Lyon et Shanghaï. Deux écrivains qui pourtant suivront ensuite deux routes lit- téraires bien différentes. Le premier, Jean d'Agraives est né à Paris sous le nom de Frédéric Causse le 13 mai 1892. Il est le fils de Charles Causse, co-auteur sous le pseudo de Pierre Maël de très nombreux romans d'aventures à succès, destinés aux adolescents du début du XXème siècle.

Interprète auprès de l'armée britannique dès 1914, le jeune Causse va se lancer sur les traces de son père et à son tour écrire des romans. Egalement journaliste, ses voyages en afrique du Nord et en Asie l'aideront à planter les décors de ses futurs romans d'a- ventures. Le succès viendra rapidement pour des oeuvres publiées en feuilletons dans des revues populaires et chantant la gloire des conquêtes coloniales.

Au début de la guerre de 40 il se lance dans l'édition et sa courte collaboration à 'Radio-Paris' lui causera des ennuis à la Libération. Laissant derrière lui une oeuvre de plus de cinquante romans, il meurt à Paris le 21 novembre 1951. L'oeuvre est inégale mais exal- te toujours les vertus de courage chez des héros souvent marins et Bretons, comme l'étaient ses origines.

Certains romans feront appel au fantastique avec des titres surprenant comme 'L'avia teur de Bonaparte' (1926) ou 'Le rayon Svastika' (1929). Plusieurs romans se passent en Asie. : en 1927, il écrit avec le lyonnais Marcel Grancher 'Mirage d'Asie'. Marthe Lacoste, au décès de son père soyeux lyonnais, se retrouve brutalement orpheline.

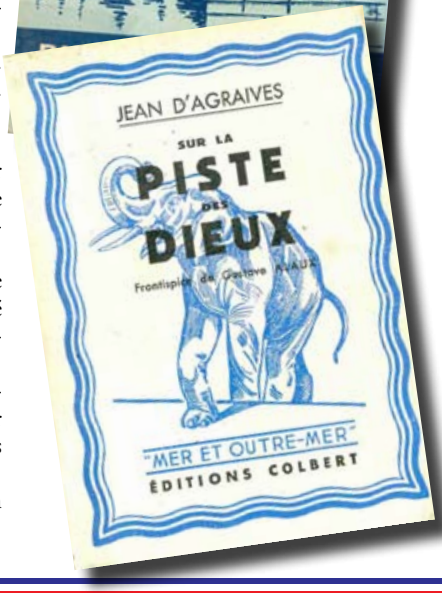
M.Clairval, meilleur ami de son père, lui trouve un emploi chez ses correspondants en Chine,'MM.Pradier, Ristori et Cie, 27 Nanking Road à Changhaï'. 'Changhaï, le Paris de l'Extrême-Orient…

Les thés du Cercle Sportif... l'enchantement de la ville chinoise... les grandes avenues de la Concession… l'Astor House, le Bund…'.

C'est tout ce 'mirage' que va rechercher la pauvre Marthe qui bien au contraire va se retrouver au milieu de sales combines de trafiquants d'armes et d'opium. L'histoire se terminera bien mais la douce héroïne délaissera Jack, son mièvre fiancé pour les charmes plus virils de son patron, Pierre Pradier.

Un an plus tard, en 1928, nouvelle collaboration avec Marcel Grancher pour le joli roman 'La princesse aux dragons verts'.

Nous en parlerons le mois prochain. En 1942, les éditions Colbert qu'il dirige, publient l'excellent roman 'Le jardin au clair de lune'.



'Le beau lieutenant de vaisseau Yves Lassalle se pencha vers son homme-cheval : Nanking Road. Sincere way.

Very damm quick !. 'Can do! opina le robuste tireur en un pidjin suffisant…'. C'est ainsi que débute le roman et c'est ainsi que l'on donnait des ordres à son cyclo-pousse à Shanghaï dans les années 20.

Le héros a un rendez-vous avec le destin. Parti acheter un merveilleux collier de jade, il va se retrouver

pris sous les bombes de la guer- re civile et va sauver la vie de la belle lady Diana Garfield, l'unique héritière de Stanley Garfield, magnat américain du pétrole.

Hélas, tout un bonheur entrevu va s'écrouler : le belle héritière est promise au chirurgien-chef Parent, ce Normand un peu 'plouc' qu'on surnommait 'Pur-jus-de-cidre', mais aussi le meilleur ami du beau lieutenant.

Incapable de trahir son amitié,

Lassalle devra laisser le sort poursuivre pour lui cet amour impossible, entre les charmes du bracelet de jade et les mystérieuses visions de la belle Mirinda dans le 'Jardin au clair de lune'…

Enfin en 1943, un roman indochinois 'Sur la Piste des Dieux', toujours aux éditions Colbert, nous lancera à la recherche de mystérieuses fem- mes blanches perdues dans les montagnes du Laos, et qui possèdent le secret de la beauté éternelle et les graines pourpres (pas encore bleues…) qui assu- rent l'immortalité et le plaisir physique sans limite… ●

(à suivre..).

François Doré
Librairie du Siam et des Colonies - Bangkok
librairiedusiam@cgsiam.com-
Membre du Souvenir Français de Chine.